

RÉPONSE

De M. de FONTENELLE,
Directeur de l'Académie Française,
au Discours de M. l'Évêque de Luçon.

Monsieur,

Il arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms et aux dignités, et de songer du moins autant à décorer notre Liste, qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre ; il est vrai que vous portez un beau nom ; il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable ; on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous donnerait presque un droit héréditaire ; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avez traité des matières qui, très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenues encore davantage par les circonstances présentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes ; mais, ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y règne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli et plus délicat, qui peut-être ne fait pas trop en quoi consiste notre mérite académique, mais qui se connaît bien en esprit. Ce monde où vous êtes né, et où vous avez vécu, ne se lasse point de vanter les agréments de votre conversation et les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser ; mais l'Académie est bien aise que ses membres les méritent, elle que son nom d'Académie Française engage à cultiver ce qui est le plus particulier aux François, la politesse et les agréments.

Ici, Monsieur, je ne puis résister à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaisir que votre commerce faisait à un nombre de personnes mieux choisies, et je rendrais grâce avec beaucoup de joie au sort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnaissance, si ce même sort ne me chargeait aussi d'une autre fonction très-douloureuse et très-pénible.

Il faut que je parle de votre illustre Prédécesseur, d'un ami qui m'était extrêmement cher, et que j'ai perdu ; il faut que j'en parle, que j'appuie sur tout ce qui cause mes regrets, et que je mette du soin à rendre la plaie de mon cœur encore plus

profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaisir à dire ce que l'on fent ; mais il faudrait le dire dans cette Assemblée d'une manière digne d'elle, et digne du sujet ; et c'est à quoi je ne crois pas pouvoir suffire, quelque aidé que je sois par un tendre souvenir, par ma douleur même, et par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus souvent on est étrangement borné par la nature. On ne fera qu'un bon Poète, c'est être déjà assez réduit ; mais de plus on ne le fera que dans un certain genre ; la Chanson même en est un où l'on peut se trouver renfermé. M. de la Motte a traité presque tous les genres de Poésie. L'Ode était assez oubliée depuis Malherbe ; l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulières qu'elle impose, avoient causé sa disgrâce, quand un jeune inconnu parut subitement avec des Odes à la main, dont plusieurs étaient des chefs-d'œuvre et les plus faibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les siennes est toujours Pindare, Anacréon toujours Anacréon, et ils sont tous deux très-opposés. M. de la Motte, après avoir commencé par être Pindare, fut devenir Anacréon.

Il passa au Théâtre tragique, et il y fut universellement applaudi dans trois Pièces de caractères différents. Les Machabées ont le sublime et le majestueux qu'exige une Religion divine. Romulus représente la grandeur romaine naissante, et mêlée de quelque férocité. Inès de Castro exprime les sentiments les plus tendres, les plus touchants, les plus adroitement puisés dans le fein de la nature. Aussi l'histoire du Théâtre n'a-t-elle point d'exemple d'un succès pareil à celui d'Inès. C'en est un grand pour une Pièce, que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux spectacles. Inès n'a peut-être pas eu un feul spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le désir de la voir renaissait après la curiosité satisfaite.

Un autre Théâtre a encore plus souvent occupé le même Auteur ; c'est celui où la Musique s'unifiant à la Poésie, la pare quelquefois, et la tient toujours dans un rigoureux esclavage. De grands Poètes ont fièrement méprisé ce genre, dont leur génie trop roide et trop inflexible les excluait ; et quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venait pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux, que c'est un genre très-difficile. M. de la Motte eût été aussi en droit de le mépriser ; mais il a fait mieux, il y a beaucoup réussi. Quelques-unes de ses Pièces, car, fussent-elles toutes d'un mérite égal, le succès dépend ici du concours de deux succès, l'Europe Galante, Issé, le Carnaval et la Folie, Amadis de Grèce, Omphale, dureront autant que le Théâtre pour lequel elles ont été faites, et elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se ménage pour ses besoins.

Dans d'autres genres que M. de la Motte a embrassés aussi, il n'a pas reçu les mêmes applaudissements. Lorsque ses premiers ouvrages parurent, il n'avait point passé par de faibles essais ; propres feulement à donner des espérances, on n'était point averti, et on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration Mais dans la

fuite en se tint sur ses gardes, on l'attendait avec une indisposition fecrete contre lui ; il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre une justice entière. Il fit une Iliade, en suivant feulement le plan général d'Homère, et on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homère sans l'adorer. Il donna un recueil de Fables, dont il avait inventé la plupart des sujets ; et on demanda pourquoi il faisait des Fables après la Fontaine. Sur ses raisons on prit la résolution de ne lire ni l'Iliade, ni les Fables, et de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu sur les Fables, et je puis être témoin qu'un assez grand nombre de personnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses, car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade, elle ne paraît pas jusqu'ici se relever, et je dirai le plus obscurément qu'il me fera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche, et peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une espèce de devoir, on ne lit pas les Modernes que pour le plaisir, et malheureusement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumé à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue et de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige les Comédies, qui, quoiqu'en prose, appartiennent au génie poétique, et dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de prose, pour être élevée à la dignité de pièce en vers, si cependant c'était une dignité felon lui, mais enfin c'était toujours un nouveau style, auquel il savait se plier.

Cette espèce de dénombrement de ses ouvrages poétiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connaît ni un grand nombre de ses Psaumes et de ses Cantates spirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermait, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Pièces galantes enfantées par l'amour ; mais par un amour d'une espèce singulière, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, et sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un Poète si universel qu'un seul genre, la Satyre, et il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'était pas Poète, ont dit quelques-uns, et mille Echos l'ont répété. Ce n'était point un enthousiasme involontaire qui le saisit, une fureur divine qui l'agitât ; c'était feulement une volonté de faire des vers, qu'il exécutait, parce qu'il avait beaucoup d'esprit. Quoi ! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, fera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux ? car cet enthousiasme, cette fureur bien expliquée, se réduiront à de véritables instincts. Les Abeilles sont un ouvrage bien entendu à la vérité, mais admirable feulement en ce qu'elles le sont sans l'avoir médité et sans le connaître. Est-ce là le modèle que nous

devons nous proposer, et ferons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage ? Vous ne le croyez pas, Messieurs, vous favez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poésie, mais qu'il faut en même temps une raison qui préside à tout l'ouvrage, assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, et assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poète si rare ; il se forme de deux contraintes heureusement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indivisible, mais assez juste. Il reste un petit espace libre, où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut désirer un peu plus ou un peu moins, mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite, et qui veulent juger sagement, n'insistent guère sur ce plus ou ce moins qu'ils désireraient, et l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je sais ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenait souvent ses idées dans des sources assez éloignées de celle de l'Hippocrène, dans un fond peu connu de réflexions fines et délicates, quoique solides ; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la Métaphysique même et dans la Philosophie. Quantité de gens ne se trouvaient plus en pays de connaissance, parce qu'ils ne voyaient plus Flore et les Zéphires, Mars et Minerve, et tous ces autres agréables et faciles riens de la Poésie ordinaire. Un Poète si peu frivole, si fort de choses, ne pouvait pas être un Poète ; accusation plus injurieuse à la Poésie qu'à lui. Il s'est répandu depuis un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avait guère éclairé nos ancêtres, et je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumière, et n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien pu cueillir les fleurs du Parnasse ; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens ; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a fait ? Seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité ? Non, Messieurs, non, je ne puis m'y résoudre ; leurs traits partaient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont espéré, et que quelques-uns cherchaient à accroître par un retour réglé de critiques injurieuses. Je sais cependant que même en les méprisant, car non ne peut s'en empêcher, on ne laisse pas de recevoir d'eux quelques expressions ; on les écoute, quoiqu'on ne l'ose le plus souvent, du moins si on a quelque pudeur, qu'après s'en être justifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impressions qu'ils peuvent produire, ne sont que très-passagères ; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, et ceux de ses injustes Censeurs commencent déjà à se précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louanges sur son sujet, on lui a accordé un premier rang dans la Prose, pour se dispenser de lui en donner un pareil dans la Poésie ; et le moyen qu'il n'eût pas excellé en Prose, lui qui avec un esprit nourri de réflexions, plein d'idées bien saines et bien ordonnées, avait une force, une noblesse et une élégance singulière d'expression, même dans son discours ordinaire.

Cependant cette beauté d'expression, ces réflexions, ces idées, il ne les devait presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux et de ses jambes, il n'avait pu guère profiter, ni du grand commerce du monde, ni du secours des livres. Il ne se servait que des yeux d'un neveu, dont les soins constants et perpétuels pendant 24 années qu'il a entièrement sacrifiées à son oncle, méritent l'estime et en quelque sorte la reconnaissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin ; et M. de la Motte était donc bien éloigné d'être savant ; mais sa gloire en redouble. Il ferait lui-même dans la dispute des Anciens et des Modernes un assez fort argument comme l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connaissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourrait fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands hommes, surtout dans ceux qui en méritent uniquement le titre par des talents, on voit briller vivement ce qu'ils sont ; mais on sent aussi, et le plus souvent sans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourraient pas être ; les dons les plus éclatants de la nature ne sont guère marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte était incapable. Il n'était ni Physicien, ni Géomètre, ni Théologien ; mais on s'apercevait que pour l'être, et même à un haut point, il ne lui avait manqué que des yeux et de l'étude. Quelques idées de ces différentes sciences qu'il avait recueillies çà et là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avoient germé dans sa tête, y avoient jeté des racines, et produit des fruits surprenants par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui était du ressort de la raison était du sien ; il s'en emparait avec force, et s'en rendait bientôt maître. Combien ces talents particuliers, qui sont des espèces de prisons souvent fort étroites, d'où un génie ne peut sortir, feraient-ils inférieurs à cette raison universelle, qui contiendrait tous les talents, et ne ferait assujettie par aucun, qui d'elle-même ne ferait déterminée à rien, et se porterait également à tout ?

L'étendue de l'esprit de M. de la Motte embrassait jusqu'aux agréments de la conversation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agréables même dans leurs ouvrages, ont été souvent privés, à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agréables par le contraste perpétuel de leurs ouvrages et d'eux-mêmes. Pour lui il apportait dans le petit nombre de ses sociétés, une gaieté ingénieuse, fine et féconde, dont le mérite n'était que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivait.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture, de sa fidélité dans le commerce, de son attachement à ses devoirs ; sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importants, et n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici, qu'il avait les qualités de l'âme les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands Héros des lettres. Ils sont sujets, ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvait, il louait avec une satisfaction si vraie, qu'il semblait se complaire dans les talents d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvait l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent ; et comment l'auraient-ils pu ? Mais il n'était pas touché de la gloire facile, et pourtant si recherchée de les découvrir, et encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévère dans le particulier pour instruire, il était hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avait point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles ; il savait que le beau ou l'agréable sont rares, mais selon ses idées particulières, n'en avait pas moins droit de le toucher, et il se présentait à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne et qui resserre l'esprit. Aussi était-ce du fond de ses sentiments qu'il se répandait sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu, délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un Auteur qui se rend aimable dans ses ouvrages, est au-dessus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célèbres incidents de la querelle sur Homère, fut celui où l'on vit paraître dans la Lice, d'un côté le Savoir, sous la figure d'une Dame illustre, de l'autre l'Esprit, je ne veux pas dire la Raison, car je ne prétends point toucher au fond de la dispute, mais feulement à la manière dont elle fut traitée. En vain le Savoir voulut se contraindre à quelques dehors de modération dont notre siècle impose la nécessité, il retomba malgré lui dans son ancien style, et laissa échapper de l'aigreur, de la hauteur et de l'emportement. L'Esprit au contraire fut doux modeste, tranquille, même enjoué toujours respectueux pour le vénérable Savoir, et encore plus pour celle qui le représentait. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin, et son caractère naturel eut beaucoup de part à la victoire complète qu'il remporta.

Je sens bien, Messieurs, que je viens de faire un éloge peu vraisemblable, et je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai ; je crains feulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, on ne m'ait engagé à un trop long discours. Si M. de la Motte était encore parmi nous, et que je me fusse échappé à parler aussi longtemps, je le prierais de terminer la séance selon sa coutume par quelque-une de ses productions, et vous ne vous feriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.